

## Son corps

*env. 6:15 min.*

La nuit était étoilée. Quelques nuages noirs et gris entouraient la lune, comme un cercle d'admirateurs transis. Rien ne venait troubler la tranquillité nocturne de la propriété. Les lumières artificielles de ma maison s'étendaient loin sur la pelouse fraîchement coupée du parc. J'attendais à la fenêtre en fumant une cigarette. Il n'y avait plus personne dans l'enceinte de la demeure. Le repas était bientôt prêt, dans une heure à peine, on pourrait le servir. L'odeur émanant des cuisines commençait à envahir les pièces avoisinantes. J'allais me rasseoir sur le divan quand j'ai vu une lumière, timide d'abord, puis grandissante, se frayer son chemin parmi les arbres, puis atteindre la route terreuse qui menait chez moi. C'étaient les phares de sa voiture. Il arrivait à l'heure, comme à son habitude.

Lorsqu'il est entré, son nez et ses joues étaient tout rougis par le froid. Une tiède vapeur s'échappait de ses cheveux. Je voulais tellement avoir son nez. Je le trouvais si particulier. J'admirais son arête légèrement déviée, la peau y avait l'air rugueuse et dure, presque aussi dure que la peau de son menton. Je lui ai enlevé sa veste, son écharpe, je l'ai embrassé dans le cou, à l'envolée, plus pour lui voler un échantillon de sa sueur que pour le titiller. Il était déjà presque à moi.

Cela faisait cinq minutes que nous étions assis sur le divan, côte à côte, et son odeur avait déjà trouvé sa place entre mes vêtements, entre mes seins, entre chaque pore de ma peau. Si j'avais trempé le bout de mon doigt dans une eau brûlante, j'en suis sûre, j'aurais pu y infuser la signature unique de son parfum. Et il ne m'avait même pas encore touchée.

La liqueur de café que je lui avais servi faisait son effet. Il était déjà plus détendu, il laissait glisser sa jambe contre la mienne. Il laissait sa main se promener, l'air de rien, le long de mes collants. L'un de ses ongles s'agrippa au vêtement et l'effila un peu. Il s'excusa pour de faux, par jeu : il se soumettait à ma prétendue colère à venir. Alors, par jeu, j'ai pris le couteau à viande sur la table à manger, et je lui ai fait une longue fente dans le pantalon, de son genou jusqu'au haut de sa cuisse. Ses yeux exprimèrent de la colère. Il s'imaginait déjà devoir expliquer tout ça demain. Mais il ne dit rien, il m'embrassa toute la bouche. Il était déjà à moi.

Il était en train de sucer l'os du gigot d'agneau, il lavait consciencieusement chaque parcelle du membre postérieur de l'animal. Il souriait un peu bêtement. Il était content que je m'occupe si bien de lui. Il avait les paupières lourdes, on aurait dit que son excitation augmentait. Il me parla de mes jambes, de mes mains, il se laissa même aller à parler de mon sexe, à détailler ses lèvres dans leurs moindres détails. Je l'écoutais comme il aimait que je l'écoute, le menton appuyé sur la main, avec un sourire qui découvrait à peine quelques unes de mes dents, les yeux à demi clos. Son discours commença à perdre de sa tenue, il devenait plus distordu, sans lien entre les phrases. Il réussit à dire encore quelques mots sur la nappe de la table avant de poser délicatement son visage entre deux cuillères d'argent. Il était endormi.

Je l'ai traîné jusqu'au lit. Je l'ai déshabillé, lentement, pour ne pas le blesser. Je l'ai couché sur le ventre et j'ai observé son dos nu, aux omoplates saillantes, à la colonne vertébrale si accueillante, aux muscles du trapèze aussi noués qu'une corde. Les premières minutes furent les plus difficiles, mais je dois dire qu'après avoir traversé ses ligaments et débarrassé tous les muscles du thorax, j'entrai facilement en lui. Mes mains trouvèrent le chemin jusqu'à son espace thénair, jusqu'aux phalanges distales, mon crâne rencontra les limites du sien. Il était tellement grand, il y avait tellement de place en lui pour moi. L'installation de mon cerveau à côté du sien fut une opération délicate. Les connections avec son cortex demandèrent un peu de patience, mais j'y parvins au bout de quelques heures. Je marchais, enfin, avec ses jambes à lui.

Ses enfants m'accueillirent avec tellement de joie. Ils coururent dans mes bras, papa, papa, qu'ils criaient, sa femme était surprise et contente de me revoir, bien sûr. Je lui ai dit que mon rendez-vous avait été annulé. J'avais acheté du vin et des cadeaux. Elle m'a demandé si j'avais changé de pantalon. Je lui ai répondu qu'une chienne dans le parc m'avait déchiré l'ancien. Comment je savais que c'était une chienne ? À son odeur. Et alors que nous marchions tous ensemble vers le salon, ma nouvelle femme s'approcha de ma nouvelle oreille droite pour me souffler, avec amour et tendresse, le mot merci. Elle me prit la main, ma main devenue si forte, avec un amour que je ne connaissais pas encore mais que mon cœur battant reconnaissait déjà, comme s'il l'avait toujours connu. Et je sus dès cet instant que je ne serais plus jamais seul.